Juges 1-80

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

REVUE DE BRETAGNE DE VENDÉE & D'ANJOU

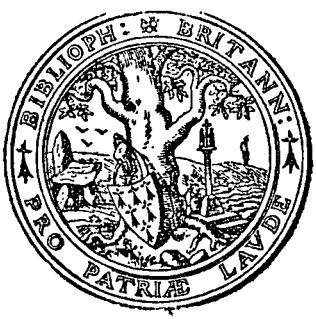
PUBLIÉE PAR LA

Société des Bibliophiles Bretons

DÉPARTEMENT DES CÔTES-DU-NORD ARCHIVES

TOME XIII

1re Livraison. — Janvier 1895



PARIS ET NANTES

1895

— Rédaction et administration de la REVUE : s'adresser à M. OLIVIER DE GOURCUFF, Délégué du Bureau des Bibliophiles Bretons, rue de Monceau, 82, à Paris.

— Communications relatives à la SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BRETONS : s'adresser à M. ALCIDE DORTEL, Secrétaire de la Société, rue de l'Héronnière, 8, à Nantes.

CHANSONS POPULAIRES

DE HAUTE-BRETAGNE

(*Suite*)[1]

VIII

CHANSONS HISTORIQUES.

Il n'est pas étonnant de voir courir et se perpétuer en Bretagne les chansons qui célébrèrent dans le temps les prodigieux exploits d'un héros breton tel que Du Gué Trouin, par exemple (voir le n° 3 ci-dessous), qui avait force amis et parents dans la province, et dont tous les équipages étaient composés de Bretons.

On conçoit encore le retentissement que dut avoir en Bretagne la mort du duc du Maine (ci-dessous n° 2), ou plus exactement du duc de Mayenne, tué en 1621, en assiégeant Montauban, l'une des citadelles du parti huguenot. Ce duc était fils du célèbre Mayenne, chef de la Ligue, et l'on sait quelle force, quelles racines avait la Ligue en Bretagne, et combien le huguenotisme était antipathique à l'immense majorité du peuple breton. Le fils du célèbre chef ligueur continuant le combat contre les huguenots et tombant victime de son courage dans une grande lutte contre eux, on comprend que cette mort ait frappé l'imagination populaire des catholiques bretons, et que ce nom s'y soit incrusté sous une forme quelconque, même sous celle d'une chanson passée aujourd'hui à l'état de « scie ».

Ce qui est plus étonnant, plus difficile à expliquer au premier abord, c'est la conservation dans la mémoire populaire bretonne

[1] Voir, dans la précédente *Revue*, livraison de novembre 1894.

du nom du connétable de Bourbon et de celui de ses exploits qui devait le plus horripiler les catholiques, je veux dire la prise de Rome, le sac des églises et des palais pontificaux. Et notez que la chanson qui a gardé ce souvenir (ci-dessous n° 1) parle du connétable avec une sorte d'admiration. C'est que, si la grande majorité des Bretons était passionnément orthodoxe, cependant il y avait parmi eux une minorité calviniste, qui, loin d'être découragée par son petit nombre, ne s'en montrait que plus obstinée et plus ardente. A la tête de cette minorité était la puissante maison de Rohan. Pour cette minorité, Bourbon, ennemi du pape, vainqueur de Rome et de la papauté, frappé au sein de sa victoire, devait être nécessairement un héros et un martyr. Or, où rencontre-t-on aujourd'hui, en Bretagne, cette chanson si favorable au vainqueur de Rome? A Loudéac, c'est-à-dire au beau milieu des domaines de la maison de Rohan. Cela explique tout. C'est par les Rohan qu'elle y a été apportée et propagée, par leurs amis, leurs vassaux et leurs coreligionnaires qu'elle a été conservée. Elle n'en est pas pour cela, on va le voir, moins curieuse ni moins intéressante : au contraire.

1. — *La mort du connétable de Bourbon.*

(1527).

1.

Quand ils fur' sur la brèche — Par où fallait passer :
« Lequel donc de nous autr' — Qui pass'ra le premier ? »
Ce dit le grand Bourbon ; — Mit le pied sur la brèche,
Et se sentit frappé — D'une balle en l'oreille.

2.

Quand le prince d'Orange — Il vit son cousin mort,
Son manteau d'écarlate — Lui jeta sur le corps,
Avec son mouchoir blanc — Lui a couvert la face,
De peur que les soldats — N'auraient perdu courage.

3.

« Courage, mes enfants ! — Car Bourbon n'est pas mort.
. . . . . .
A l'assaut ! à l'assaut ! — Ayons un grand courage,
Et le bien des Romains — Nous l'aurons en pillage ! »

4.

A Saint-Pierre de Rome — Bourbon fut enterré ;
Il n'était pas tout seul, — Fut bien accompagné ;
Fut bien accompagné — De cinquante mille hommes
Dont la plupart j'étions — Barons et gentilshommes.

(La Motte, près Loudéac, communiqué par M. Robert Oheix*).*

2. — *Le grand duc du Maine.*

(1621).

1.

C'est le grand duc du Maine,
La briquedondaine,
A Montauban blessé,
La briquedondé.

2.

On l'a mis sur un chêne,
La briquedondaine,
Sur un chên' renversé,
La briquedondé.

3.

— « Qu'on m'apporte de l'encre,
Des plum' et du papier.

4.

« Que j'écrive à mon prince,
Mon prince, mon allié :

5.

« Sir', je suis bien malade,
Je crois que j'en mourrai. »

6.

Quand le roi lut la lettre,
Il se mit à pleurer.

7.

Bientôt la reine arrive :
— « Qu'a donc vot' Majesté ? »

8.

— « C'est le grand duc du Maine,
A Montauban blessé. »

9.

Quand la rein' lut la lettre,
Ell' se mit à pleurer.

10.

Le frèr' du roi arrive :
— « Qu'a donc vot' Majesté? »

11.

— « C'est le grand duc du Maine ».
Etc...

Et ainsi de suite, en faisant intervenir les divers personnages de la cour, et cela aussi longtemps qu'on veut prolonger la « scie ».

(Côtes-du-Nord, communiqué par M. AUGUSTE DE FOUCAUD).

Que l'on ait fait de cette chanson une *scie*, rien de plus vrai : cela ne l'empêche pas d'avoir été dans l'origine une chanson populaire sur un événement historique qui eut en France un très grand retentissement, la mort du duc de Mayenne au siège de Montauban, en Languedoc, place occupée par les protestants alors en révolte ouverte contre l'autorité royale. Voici ce que l'*Art de vérifier les dates* dit de ce fait :

« Le 17 août (1621), le roi (Louis XIII) fit investir Montauban ; le siège de cette place défendue par le marquis de la Force dura près de trois mois et fut très meurtrier. On fut enfin obligé de le lever, par la mésintelligence des généraux, après y avoir perdu 8,000 hommes et plusieurs officiers de distinction. *Le duc de Mayenne fut de ce nombre* » (2e édit , p. 590).

3. — *La prise de Rio-Janeiro par Du Gué Trouin.*

(1714).

1.

La ville aux Portugais,
Holà ! c'qu'olle est jolie ! } *bis.*
Olle est jolie et parfaite en beauté ;
Du Gué la veut en vérité. } *bis.*

2.

Du Gué-z-a-t-envoyé
Deux ou trois de ses gardes : } *bis.*
— « Monsieur Du Gué m'a-t-envoyé ici
Savoir si la ville est à lui. » } *bis.*

3.

— « Va-t-en dire à Du Gué, } *bis.*
Va-t-en dire à ton maître }
Q'nous somm's ici cinquante généraux } *bis.*
Tout prêts à lui donner l'assaut. » }

4.

Le premier coup d'canon } *bis.*
Que Du Gué leur amène }
A fait trembler la ville aux Portugais, } *bis.*
La jolie tour a renversé. }

5.

Les dames du château } *bis.*
Etaient sur les murailles : }
— « Monsieur Du Gué, apaisez vos canons, } *bis.*
Avec vous nous composerons. » }

6.

— « Quelle composition, } *bis.*
Mesdam', voulez-vous faire ? }
O mes canons j'abattrai vos maisons,
Et mes soldats qui pilleront :
Ils pilleront les petits et les grands
Qu'auront de l'or et de l'argent. »

(*La Motte, près Loudéac, communiqué par* M. Robert Oheix)

Le héros breton vainqueur de Rio-Janeiro s'appelait de son nom patronymique Trouin ; suivant l'usage du temps il y avait joint celui d'une terre dite *le Gué* ; il se nommait lui-même et tous ses contemporains le nommaient *Trouin*, sieur *du Gué*, non *du Guay*, ou en retournant le nom, *Du Gué* (non *Du Guay*) *Trouin*. L'orthographe *Du Guay* qui a prévalu est injustifiable ; c'est pourquoi nous reprenons l'autre.

4. — *Le régiment de Lorraine à Saint-Servan.*

(1778).

1.

Ce sont les fill's de Saint-Servan,
Ell's aiment bien les bons enfants
De Lorraine pour le présent.
Ell' vont toutes se promener
Dessus la place auprès du Naye[1],
Pour nous y voir nous exercer.

2.

Le commandant, fort bon guerrier,
Marche à la tête le premier,
Au régiment, chose assurée !
Il commande à tous les sergents,
En marchant fait ouvrir les rangs
Pour l'agrément du régiment.

3.

Les grenadiers sont bons enfants ;
Ils tienn' la droit' du régiment
Et le tambour qui bat aux champs
Le major, étant distingué,
Commande avecque son épée
Comme étant tous de bons guerriers.

4.

Voyant arriver ces bourgeois,
Nous avons tous le cœur en joie
De fair' l'exercice à la voix,

[1] On prononce *Né*. La place du Naye existe toujours à Saint-Servan, au N.-O. de la ville, sur la route menant au pont roulant qui fait actuellement communiquer Saint-Servan et Saint-Malo.

Et nous commençons à marcher
Pas raccourci, pas allongé,
Pas ordinaire et pas d'côté.

5.

C'est les bourgeois de Saint-Malo :
Dans le monde rien n'est si beau.
Avec leurs femmes passent l'eau,
Les demoiselles vont disant :
— « J'entends Lorrain' qui bat aux champs,
Embarquons-nous tous promptement. »

6.

Sur le Naye étant arrivés,
Sur les gradins ils ont monté
Pour nous mieux voir commander.
Tout le monde s'en vont disant :
— « Jamais on n'a vu régiment
Fair' l'exercic' si promptement. »

7.

Qui a composé la chanson ?
C'est La Giroflée de son nom
Et La Bonté, bon biberon,
Etant un jour au *Cheval-Blanc*,
Tous les deux se divertissant.
C'est là la vie des bons enfants.

Quoique M. Decombe ait publié cette pièce dans son recueil des *Chansons populaires d'Ille-et-Vilaine*, j'ai tenu à l'imprimer ici, d'abord parce que la lui ayant fournie, j'ai le droit de reprendre mon bien sans que nul y trouve à redire ; puis surtout pour indiquer un détail qui n'est pas mentionné dans le recueil. C'est que je possède l'original de cette chanson, tracé de la main de La Giroflée ou de La Bonté dans une écriture très primitive et une orthographe très fantaisiste qu'il a fallu rectifier, sans quoi elle n'eût

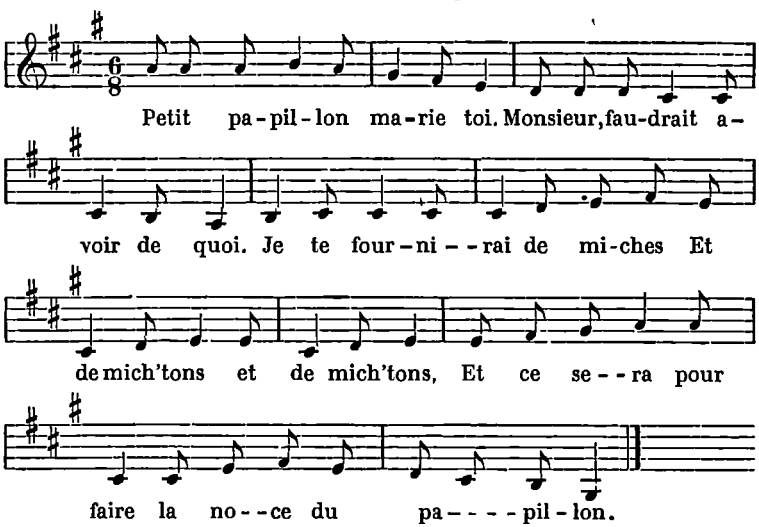
guère été intelligible ; et tracé, s'il vous plaît, sur un beau feuillet de vélin resté blanc à la fin d'un cahier contenant un vieux contrat, que l'on trouva apparemment dans quelque coin de l'auberge du *Cheval-Blanc*.

Quant à la date de la chanson, M. Decombe l'a déterminée : il nous apprend que le régiment de Lorraine, commandé par le duc de Mortemart, vint en février 1778 tenir garnison à Dinan et à Saint-Servan, fit partie en septembre suivant du camp de Paramé, et quitta la Bretagne en 1779 pour aller en Normandie (*Chansons populaires d'Ille-et-Vilaine*, p. 241).

IX

Chansons d'Ille-et-Vilaine.

1. — *La noce du Papillon.*



1.

— Petit papillon, marie-toi.
— Monsieur, faudrait avoir de quoi.
— Je te fournirai de miches

Et de mich'tons (*bis*),
Et ce sera pour fair' la noce
Du papillon.

2.

— Ah ! par ma foi, ce dit le r'nard.
Moi qui suis un fin animal,
Je te fournirai de poules
Et de pigeons (*bis*),
Et ce sera pour fair' la noce
Du papillon.

3.

— Ah ! par ma foi, ce dit le loup,
Moi qui suis craint, haï de tous,
Je te fournirai d'genisses
Et d'genissons (*bis*),
Et ce sera pour fair' la noce
Du papillon.

4.

— Ah ! par ma foi, ce dit l'cheval,
Moi qui suis un fort animal,
Je porterai les d'moiselles
Sur mon croupion (*bis*),
Et j'les conduirai à la noce
Du papillon.

5.

— Ah ! par ma foi, ce dit le chien, } *bis.*
Moi qui suis un bon gros mâtin, }
J'ai reçu bien des coups d'gaule
Et de bâton (*bis*),
C'était en regrettant la noce
Du papillon.

6.

— Ah ! par ma foi, ce dit le chat, } *bis.*
Moi qui n'suis qu'un p'tit animal,
J'ai léché les plats, l's assiettes
Et les chaudrons (*bis*).
C'était en regrettant la noce
Du papillon.

Variantes.

2.

Ah ! pour moi, ce dit le r'nard,
J'irai aux noç', mais j'arriv'rai tard.
Je port'rai sur mes épaules
Chapons, dindons *(bis)*,
Et ce sera pour fair' la noce
Du papillon.

3.

Ah ! pour moi, ce dit le loup,
J'irai aux noç' et je port'rai tout.
Je portr'ai sur mes épaules
Brebis, moutons *(bis)*,
Et ce sera pour fair' la noce
Du papillon.

5.

Ah ! pour moi, ce dit le chien,
J'irai aux noç', mais je n' port'rai rien.
En passant devant la porte
Du papillon *(bis)*,
J'ai reçu sur mes épaules
Des coups d' bâton.

6.

Ah ! pour moi, ce dit le chat,
J'ai encore eu plus d' mal que ça.
En voulant goûter la sauce
Du papillon *(bis)*,
Je me suis brûlé les griffes
Sur les charbons.

(Vitré, communiqué par M. le docteur Edouard Rupin).

2. — *Les filles de Paimpont.*

1.

Ce sont les fill' des forges (*bis*),
Des forges de Paimpont,
Laridondaine,
Des forges de Paimpont,
Laridondon

2.

Ell' s'en fur' à confesse *(bis)*,
Au curé de Beignon.

3.

— Qu'avez-vous fait, les filles *(bis)*,
Pour demander pardon ?

4.

— J'avons couru les noces *(bis)*,
Déguisées en garçons.

5.

— Aviez-vous des culottes *(bis)*,
Par sous vos cotillons ?

6.

— J'avions ben des culottes, *(bis)*
Mais pas de cotillons.

7.

— Allez-vous en, les filles, *(bis)*
Pour vous point de pardon!

(Communiqué par M. Auguste de Foucaud, *ainsi que le numéro 3, qui suit).*

3. — *Le Déserteur.*

1

Je mi suis engagé pour l'amour d'une belle (*bis*),
Non pour un anneau d'or
Qu'à d'autr' elle a donné,
Mais pour un doux baiser
Qu'elle m'a refusé.

2

Je mi suis enrôlé dans l'régiment de Flandre (*bis*).
Là ousque j'ai logé,
On mi a conseillé
De prendre mon congé
Par dessous mon soulier.

3

En mon chemin faisant, rencontr' mon capitaine (*bis*).
Mon capitain' m'a dit :
— Où vas-tu, Sans-Souci ?
— Je vais dans ce vallon
Rejoindr' mon bataillon.

4

Là bas, dans les prés verts, j'ai tué mon capitaine (*bis*).
Mon capitaine est mort,
Et moi je vis encor ;
Mais aussi dans trois jours
Ce sera-t-à mon tour.

5

Celui qui me tuera sera mon camarade (*bis*).
Il me band'ra les yeux
Avec un mouchoir bleu,
Et puis me f'ra mourir
Sans me faire souffrir.

6

Que l'on mette mon cœur dans un' serviette blanche (*bis*);
Qu'on le porte au pays,
A la maison d'ma mie,
Et quand ell' le verra,
Son cœur en souffrira.

7

Soldats qui m'écoutez, ne l'dit' pas à ma mère (*bis*) ;
Mais dites-lui plutôt
Que je suis à Breslau
Captif des Polonais,
Qu'ell' n'me r'verra jamais !...

Remarquons ici, pour être juste, la souplesse, la variété de la poésie populaire ; les chansons précédentes, les *Filles de Paimpont*, la *Noce du Papillon*, sont de petites comédies gaies et pimpantes ; celle-ci est un drame douloureux, poignant, sanglant, d'une cou-

leur sombre, d'un ton grave et calme, comme il convient au héros, qui, après tout, est un soldat français.

Cette chanson est antérieure à la Révolution; la mention de Breslau indique pour époque la guerre de Sept-Ans, après Rosbach, en 1757 ou 1758 ; il faudrait, je le sais, au lieu des Polonais, les Prussiens ; mais les rapsodes populaires n'y regardent pas de si près.

(A suivre).

ARTHUR DE LA BORDERIE,
de l'Institut.

4.

Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser.

5.

Le chant du rossignol la viendra réveiller,

6.

Et aussi la fauvette avec son doux gosier,

7.

Et Jeanne la bergère avec son blanc panier,

8.

Allant cueillir la fraise et la fleur d'églantier.

9.

Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter,

10.

Car les lauriers du bois sont déjà repoussés.

2. — *Les filles.*

1.

Mon Dieu, mon Dieu, quel embarras
Que d'avoir un' fill' sur les bras !
On se demand' dans son jeune âge :
Sera-t-elle sage ?
Heureuse en ménage ?
Pendant quinze ans on n'pens' qu'à ça,
V'là c'que c'est que d'être papa.

2.

A quinze ans, ça veut babiller,
Ça veut danser, ça veut briller.
Soir et matin, la p'tit' coquette
Ne rêv' que toilette ;
Il faut qu'on achète
Colliers par ci, brac'lets par là.
V'là c'que c'est que d'être papa.

3.

Un jeune homm' se présente enfin,
Beau, bien fait, le cœur sur la main ;
Sa fortune est assez gentille ;
Il plaît à la fille,
A tout' la famille.
Les parents disent : Touchez-là !
V'là c'que c'est que d'être papa.

3. — *Les garçons.*

1.

Un garçon, garçon, garçon
Est un diable,
Intraitable.
Un garçon, garçon, garçon
Est pire qu'un démon.

2.

Quand il s'agit d'aller en classe,
C'est là surtout q'c'est désolant,
Comm' un p'tit monstre il brise, il casse,
Déchir' ses livr' à tout moment.
Si son maître est sévère,
Il brave sa rigueur ;
S'il le regarde en père,
Il rit de sa douceur.

4. — *Les novices.*

Vous qui croyez qu'un amant
Doit vous aimer constamment,
Ah, que vous êtes novice !
Car bientôt il vous dira :
— On vous en ratisse, tisse,
On vous en ratissera.

XI

Chansons Loudéaciennes

1. — *Le latin du Rossignol.*

1.

Me suis levée de grand matin
(M'est avis que je vois Colin)
M'en suis allée dans mon jardin,
M'est avis que je vole !
M'est avis que je vois Colin
Dans la maison de Nicole !

2.

M'en suis allée dans mon jardin
(M'est avis que je vois Colin)
Pour y cueillir le romarin,
M'est avis que je vole !
Etc.

3

J'n'en avais pas cueilli trois brins,

4.

Que le doux rossignol y vint.

5.

Il m'a dit deux mots de latin...

6.

— Les rossignols ne parlent point.

7.

— Si fait, quand ils sont bien apprins.

8.

Il me dit donc, dans son latin,

9.

Que les hommes ne valent rien,

10.

Et les garçons encor bien moins.

11.

Pour les femmes, je n'en dis rien,

12.

Mais pour les fill', je les soutiens,

13.

Car il y va un peu du mien.

(Trévé, près Loudéac, communiqué par M. Robert Oheix, *ainsi que les numéros 2 et 4 ci-desssous.)*

La chanson est chantée ici par une fille ; les appréciations finales varient, selon que le chanteur est un homme marié ou un garçon ; la chanteuse, une fille ou une femme.

2. — *Les hommes et les moutons.*

1.

Là-haut, sur ces montagnes,
En gardant ses moutons,
Dondon,
Il y a-z-une bergère,
Savoir si nous l'aurions ?

Gai, gai,
Ma lura dondaine,
Gai, gai,
Ma lura dondon.

2.

Il y a-z-une bergère, — Savoir si nous l'aurons,
Dondon.
J'ai pris ma culott' verte — Et mon habit marron.
Gai, gai
Etc.

3.

Ma cad'nette bien faite — Et mon biau chapiau rond.

4.

J'm'ai présenté à elle — De la belle façon,

5.

Le chapiau sur l'oreille : — V'la-t-i un biau garçon !

6.

Il faudra que, sans faute, — Dimanche, j'épousions.

7.

— Ah ! vraiment non, dit-elle, — Nenni point de garçon !

8.

Je n'ai sous mon empire — Qu'un troupeau de moutons.

9.

Sitôt que je leur parle, — Ils marchent sans façon,

10.

Mais ça n'en serait plus d'même — Si j'prenions un garçon.

11.

Car j'savons ben que les hommes — Ne sont point des moutons.

12.

Polis devant le monde, — Grognons à la maison.

13.

Heureux quand on est quitte — Pour un coup de bâton.

Le mot *cadenette*, qu'on trouve au troisième couplet, prouve l'antiquité de cette chanson. La cadenette date du règne de Louis XIII ; c'était une grosse mèche de cheveux plus longue que le reste de la chevelure, qu'on tressait ou frisottait, qu'on nouait d'un ruban de couleur vive et qu'on laissait pendre sur l'oreille gauche. Un de ceux qui se distinguèrent le plus à l'origine dans cette nouvelle mode fut le frère du duc de Luynes, appelé Honoré d'Albert, seigneur de *Cadenet*; de là le nom de *cadenette* donné à cet ornement capillaire. Quand cette mode fut passée, on appliqua jusque dans le XVIIIe siècle le nom de cadenette aux « deux queues en tresses qui par- « tageaient par derrière les cheveux ou les perruques des « hommes[1]. » — D'après cela, cette chanson peut être du XVIIe siècle, et ne saurait être plus récente que le commencement du siècle suivant.

[1] Voir Lacurne de Sainte-Palaye, *Dictionnaire de l'ancien langage françois*, t. III, p. 175-176.

3. — *Une femme à la charrue.*

1.

Mon père m'a mariée,
Viv' le rossignol d'été !
Mon père m'a mariée
A ma male aventure.

2.

Un vieillard il m'a donné,
Viv' le rossignol d'été !
Un vieillard il m'a donné,
Qui m'a fait la vie dure.

3.

Dès la première journée,
M'a mise à la charrue.

4.

Je ne savais charruer
Ni tenir la charrue.

5.

Il a pris son aiguillon,
Et m'a bien fort battue.

6.

O les mottes du garet[1]
Je me suis défendue.

7.

Suis allée dresser le lit,
De mon côté la plume.

[1] Du guéret.

8.

Du côté de mon vieillard,
Une roche pointue.

9.

Mon vieillard, en s'y couchant,
I s'est cassé la tête.

10.

Ça t'apprendra, mon vieillard,
A traiter femme en bête !

4. — *La bonne ménagère.*

1

Mon mari est bien malade,
En grand danger d'en mouri (*bis*).
Il a demandé son prêtre,
M'en suis allée le lui q'ri[1].

Refrain.

Je ferai, si je puis,
Tant de bien à mon bonhomme ;
Je ferai si je puis,
Tant de bien à mon mari !..

2

Il a demandé son prêtre,
M'en suis allée le lui q'ri (*bis*).
Quand je fus su l'haut d'la lande,
J'entendis sonner pour li.
Je ferai si je puis
Etc.

[1] Quérir, chercher.

3

Je m'cutis très[1] une roche,
Au lieu de crier, je ris.

4

Quand je fus rendue çez[2] nous,
Je l'trouvis-t-enseveli.

5

Dans cinq aunes de ma taile,
Dont j'avais pu[3] regret qu'en li.

6

Je pris mon grand coutelas,
Point-z-à point je l'décousis.

7

Quand je fus au nœud d'la gorge,
J'eus grand peur qu'i n'me mordît.

8

Je l'happis par une oreille,
Je le hersis[4] dans l'cou til.
Je ferai, si je puis,
Tant de bien à mon bonhomme,
Je ferai, si je puis,
Tant de bien à mon mari!

Sous le titre *Un mari peu regretté*, M. Decombe, dans ses *Chansons d'Ille-et-Vilaine* (p. 139 et 142), a donné de celle-ci deux versions, qui ressemblent beaucoup à la nôtre; mais ni l'une ni l'autre n'a notre refrain, dont l'ironique bonhomie est si plaisante.

[1] *Se cuter*, se cacher; *très*, derrière, de l'autre côté de. C'est le latin *trans*, au delà.
[2] Chez.
[3] Plus.
[4] *Herser*, traîner.

5. — *La noce de Saint-Théo.*

1.

Maringot a marié sa fille,
Grosse, grasse, fraîche et gentille,
A un gars de Saint-Théo,
Verdinguette (*bis*),
A un gars de Saint-Théo,
Verdinguette, verdingo !

2.

Monsieur l'recteur, qui les épouse,
Leur-z-a fait un petit discours,
Son pied gauch' dans un sabot,
Verdinguette (*bis*),
Et l'autre sur un vieux pot,
Etc.

3.

Il avait de fort beaux rentis[1],
Dix-huit rats, quatorze souris
Et la coq' d'un escargot,
Verdinguette (*bis*),
Et la coq' d'un escargot,
Etc.

4.

Au dîner y eut de fort bon vin,
Pris dans la mare du chemin ;
Tout l'monde buvait au russeau,
Verdinguette (*bis*),
Comm' les âne' et les birots[2],
Etc.

[1] Rentes, revenus.
[2] *Birot*, *biroque*, *biroquet*, en patois gallo, c'est une rosse, un cheval fourbu, un mauvais bidet.

5.

Le soir, on servit pour souper
Une mouche en quatre quartiers,
Dont l'gigot pendait au croc,
Verdinguette (*bis*),
Dont l'gigot pendait au croc,
Etc...

6.

Les mariés avaient un beau lit,
O tout' sortes de tapiss'ries,
Où les puç' couraient l'galop,
Verdinguette (*bis*),
Et les poux allaient l'grand trot,
Etc...

7.

Tout au beau milieu de la nuit,
La mariée p.... au lit ;
C'était faut' d'avoir un pot,
Verdinguette (*bis*),
Pas même un pauv' vieux tégot[1],
Etc...

8.

Le marié fut plus honnête,
Il fit c... par la fenêtre,
Sur la têt' du grand prévôt,
Verdinguette (*bis*),
Sur la tête du grand prévôt,
Etc...

[1] Vase de terre commune (écuelle, cruche, pot), le plus souvent en mauvais état et plus ou moins ébréché. Voir Coulabin, *Dictionnaire des locutions populaires d'Ille-et-Vilaine*, p. 352-353.

9.

Le grand prévôt n'était pas bête ;
Quand i sentit ça, l'va la tête,
Disant : J'crais qu'il pleut là-haut,
Verdinguette (*bis*),
Disant : J'crais qu'il pleut là-haut,
Etc...

10.

On lui dit : C'est une omelette,
O des œufs tout frais elle est faite,
Fricassés dans un grand pot,
Verdinguette (*bis*),
Fricassés dans un grand pot,
Verdinguette, verdingo !

Saint-Théo est un très gros village situé en la commune de Plougenast, et Plougenast est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Loudéac (Côtes-du-Nord). Là est sans doute le berceau de la chanson ; mais elle a voyagé depuis lors et s'est répandue à droite et à gauche assez loin de son lieu de naissance. M. Decombe en a trouvé une version aux environs de Rennes et l'a publiée dans ses *Chansons d'Ille-et-Vilaine* (p. 202-204) sous le titre de : *Une drôle de noce*. Cette version n'a que six couplets au lieu de dix ; on n'y nomme point le village de Saint-Théo, et le marié s'appelle *Coquelicot*, nom de fantaisie, au lieu de Maringot, qui pourrait bien être un nom réel. Le refrain diffère quelque peu, ainsi que la plupart des développements.

La partie de cette chanson qui appartient à la littérature *naturaliste* (couplets 7, 8, 9, 10 ci-dessus) existe aussi dans la version de Rennes, mais réduite à trois couplets au lieu de quatre, et avec une variante qui en change beaucoup la physionomie. Le grand prévôt

est remplacé par un « porteur d'eau », et la scène est tout autre. Ceci est un trait rennais, car le porteur d'eau, inconnu à Saint-Théo, était très connu à Rennes. Il est heureux d'ailleurs que notre version ait conservé le grand prévôt. La mention de cet officier de la maréchaussée fait remonter notre chanson au milieu du dernier siècle tout au moins, et peut-être plus haut.

ARTHUR DE LA BORDERIE,
de l'Institut.

(*A suivre*).